

KAWAKAMI Hiromi

*Soudain,
j'ai entendu
la voix de l'eau*

**Roman traduit du japonais
par Elisabeth Suetsugu**



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Les Années douces
Cette lumière qui vient de la mer
La Brocante Nakano
Manazuru
Le Temps qui va, le temps qui vient
Les Dix Amours de Nishino

Titre original : *Suisei*

© 2014, Hiromi Kawakami
All rights reserved.

© 2016, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française

© 2018, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

En couverture : Ogata Kôrin © Editions Philippe Picquier
/ INHA

Mise en page : Christiane Canezza – Marseille

ISBN : 978-2-8097-1368-8

ISSN : 1251-6007

1969 / 1996

Les soirs d'été, on entendait un oiseau chanter.
Un cri bref et sourd.

D'habitude l'été, si on se couche sans fermer les volets en laissant seulement les moustiquaires tirées, on finit par se refroidir, mais cette année-là le corps conservait jusqu'au bout la fièvre de la journée.

Quand on sort de notre chambre pour aller dans le couloir, on trouve au premier détour celle où maman était couchée. C'est dans cette chambre qu'elle est morte. La maison est d'une structure complexe, pleine de recoins, et seule cette pièce restait éclairée, dans la vive clarté d'une lampe.

Je pense toujours à maman quand je change les draps, des draps de lin qui crissent légèrement. Elle avait à peine dépassé la cinquantaine. Après sa mort, papa est parti s'installer dans un appartement. Ce qui explique que la maison soit restée vide pendant dix ans, jusqu'à ce que Ryô et moi venions de nouveau nous y installer, en 1996.

Je me souviens bien du moment où pour la première fois depuis longtemps j'ai franchi le seuil. La porte d'entrée était munie de trois serrures, précaution pour décourager d'éventuels intrus. Sans savoir quelle clé ouvrait quelle serrure, j'ai tâtonné d'une main hésitante, laissant ma paume effleurer le métal au hasard.

Le couloir était glacial, rouillé le cadre des fenêtres donnant sur le jardin. J'ai ouvert les volets, enfilé les sandales qu'on avait abandonnées sur une dalle et qui étaient tout abîmées par la pluie, et je suis descendue dans le jardin. Le mois d'avril était à son apogée. Les fleurs du cerisier commençaient à tomber. Le *kuromoji*, cet arbuste à fleurs jaunes ombellées, le cerisier nain, au pied des hortensias, les stellaires et les séneçons me frôlaient la cheville. Tandis que je marchais, les sandales se sont disloquées. J'ai continué à avancer, si bien que je me suis retrouvée à fouler de mes pieds nus le mouron des oiseaux.

Il y a une pièce de la maison à laquelle j'ai décidé de ne pas toucher. Elle est à l'étage. J'ai mis un cadenas sur la porte. Quand Ryô est parti travailler et que je me retrouve seule à la maison, des bruits me parviennent de la pièce cadenassée. *Kachi. Kachi. Kachi.*

C'est le tic-tac d'une horloge. J'ai beau le savoir, par moments je me prends à douter, une sorte d'effroi me saisit.

Si je regarde par le trou de la serrure, je peux apercevoir une horloge accrochée au mur. Elle est noire. Papa adorait acheter des montres. Il avait acheté une trentaine de montres à mille yens, qu'il se plaisait à offrir. Il allait jusqu'à en donner deux voire trois en même temps. Il croyait faire plaisir, mais il n'y avait personne pour se réjouir de bon cœur, tout le monde se sentait gêné, et à chaque fois papa se montrait à moitié en colère à moitié déçu. Finalement, il a cessé d'acheter des bracelets-montres, pour se fixer sur des pendules murales ou encore des réveille-matin destinés à la maison.

Il n'y avait pas seulement le bruit de l'horloge. Il y avait aussi celui des trois pendules, celui du cadenas. Par le trou de la serrure, on ne pouvait pas les voir, mais les trois pendules émettaient des sons différents. *Kotsu kotsu, toto toto, chichi chichi*. Les quatre sons semblaient se recouvrir, jamais pourtant ils ne coïncidaient exactement.

Comme pour chasser le rythme lancinant, j'ai ouvert la fenêtre du couloir. L'odeur de l'herbe est montée à mes narines.

Les odeurs réveillent les souvenirs.

Quand je sens l'odeur brûlante de l'asphalte qui revêt le sol uniformément, je me souviens de l'été 1969 où je buvais à tout moment des bouteilles de Seven Up.

Cet été-là, j'avais onze ans, Ryô, dix ans.

Quand on buvait à la bouteille, le liquide qui descendait dans la gorge quand on approchait les lèvres du goulot vert foncé brûlait la poitrine. Nahoko ne disait pas *Seven Up*, elle prononçait quelque chose comme *Sevenââ*. C'était l'été de l'année qui avait suivi son retour d'Amérique. Quand elle mêlait des mots d'origine anglaise dans la conversation, elle les prononçait à la façon d'une animatrice de la chaîne FEN. Attendez-moi sur la *plâfôô* (elle ne disait pas quai mais plate-forme) de la gare Fujimigaoka, en tête du train ! Quand Ryô et moi éclatons de rire tant sa façon de parler nous amusait, elle se fâchait. Nous avions le même âge, Nahoko et moi. Après cinq années passées en Amérique, elle avait commencé à fréquenter l'école du quartier, et les enfants lui menaient la vie dure.

Nous n'avions pas ce qu'on appelle « de la famille à la campagne », ou en province. Les parents de Nahoko avaient leur maison à Seta-gaya, quant à la maison natale de sa mère qui était une amie d'enfance de la mienne, elle se trouvait à Asakusa. La famille de son père était du quartier d'Ueno.

Ryô et moi, tout comme Nahoko, n'avions de refuge qu'à Tôkyô. De tous les quartiers de la capitale, le plus calme était celui où nous habitions, Suginami. A l'époque, on y voyait encore des rizières et beaucoup de terres en friche.

Quand Nahoko est arrivée de l'aéroport, elle est entrée dans la maison sans enlever ses chaussures, vous vous rendez compte ! Et sa mère riait tant et plus. Nahoko avait une moue gênée qui lui plissait le nez. La mère de Nahoko racontait toujours les mêmes choses. Cette enfant a appris très vite à parler anglais, mais moi, je n'ai jamais pu. Quand on regardait des émissions drôles à la télé, la petite riait tout de suite, moi, c'était toujours à retardement !

Si Nahoko se faisait malmener à l'école, c'était parce qu'elle prononçait l'anglais comme de l'anglais. Sa mère ne se faisait aucun souci et continuait à plaisanter. Pendant les grandes vacances, aucun enfant du voisinage ne voulant jouer avec Nahoko, elle était venue passer deux semaines chez nous, dans notre maison de Suginami. Nous sautions à la corde, nous allions chasser les libellules avec Ryô dans les terrains vagues, les enfants du quartier les enfermaient dans des boîtes, mais Nahoko ne faisait pas seulement mine de vouloir participer à nos jeux.

« Tu t'ennuies ? » demandais-je, mais elle se contentait de secouer la tête. La seule occasion où elle avait un air déterminé, c'était quand elle buvait une bouteille de Seven Up. Le supermarché qui avait ouvert depuis peu dans le quartier n'avait que du Coca-Cola et de la citronnade, si bien que quand l'heure la plus chaude de l'après-midi était passée, munis de l'argent de poche que

maman m'avait donné et que j'avais mis dans un petit portefeuille, nous marchions tous les trois jusqu'à la grande artère. C'était seulement dans une petite échoppe au bord de la route qu'on trouvait du Seven Up.

En vain Nahoko passait la commande, car la patronne ne comprenait pas ce qu'elle voulait. Invariablement, c'était Ryô qui demandait poliment trois bouteilles décapsulées.

La route à voie unique était en travaux. On l'élargissait à trois voies. C'était la deuxième année depuis le début des travaux. L'été, l'asphalte fumait. Tous les trois nous restions assis sagement alignés sur le trottoir de l'annexe de la mairie de l'arrondissement à regarder la pelleuse qui creusait la terre avec des tremblements terribles. Parfois, une averse faisait briller le noir du bitume à peine sec. La pluie cessait bientôt, l'eau tombée du ciel s'infiltrait instantanément dans l'air, et l'humidité imprégnait tout.

Avant que la maison soit de nouveau habitable, plus de six mois ont été nécessaires pour débarasser les meubles et les objets qui avaient été laissés à l'abandon depuis la mort de maman. J'ai commencé par la cuisine. Quatre ouvre-bouteilles rouillés. Deux louches bosselées. Une cuvette toute terne et une passoire en bambou pourrie. Des baguettes en bois jaunies, des bols ébréchés. Je jetais tout au fur et à mesure mais je n'en

voyais pas la fin. La cuisine si vivante avait perdu sa maîtresse, les ustensiles joyeux avaient perdu leur brillant. Pourtant, tandis que mon regard s'attardait sur les objets qui n'avaient pas rouillé, ceux qui n'étaient pas fêlés et qui avaient gardé leur éclat, l'importance du rôle qu'ils avaient merveilleusement joué autrefois devenait presque palpable. J'ai gardé une boîte à compartiments superposés qui portait une inscription commémorant les vingt ans d'un événement qui ne me disait strictement rien, ainsi qu'une casserole en alu peu profonde. Une bouilloire qui siffle quand l'eau bout. J'ai hésité devant un gril brunâtre, mais finalement je l'ai jeté, avec un étui à lunettes dont la couleur avait passé mais qui semblait en bon état (je me demande pourquoi il se trouvait dans un tiroir à côté de l'évier).

Après la cuisine, je me suis occupée de la literie. J'ai sorti des placards matelas, édredons, draps et housses. Une dizaine de coussins. Tout était alourdi par l'humidité qui imprégnait la ouate, d'ailleurs moisie. Je suis allée demander dans un magasin s'il était possible de remettre à neuf la literie, mais je n'ai obtenu qu'une réponse mitigée. Je m'en suis débarrassée petit à petit, de crainte d'être en proie aux critiques du voisinage si je déposais le tout en même temps le jour où les services de la voirie passaient. Vous n'avez pas honte de jeter comme ça les choses que vos parents ont précieusement accumulées ?

Les proches voisins habitaient le quartier depuis très longtemps. Maman avait planté beaucoup d'arbres dans le jardin. Un pêcher. Un plaquemier. Un prunier. Un néflier. Un figuier. La plupart des arbres étaient d'espèce courante. Peut-être parce qu'ils poussaient serrés les uns contre les autres dans un jardin qui n'était pas particulièrement grand, ils ne donnaient pas de fruits tous les ans. Le prunier, par exemple, ne donnait que cinq fruits une année sur deux.

C'est vers le moment où j'ai fini de mettre dans l'ordre dans la maison que j'ai commencé à rêver de maman.

Dans mes rêves, maman parlait avec une grande douceur.

Si je comprends bien, vous avez fini par habiter ensemble ?

Maman était vêtue d'un *yukata* décoré d'un motif de papillons. Le fond était blanc, le motif indigo avec un peu de rouge. Est-ce parce qu'elle portait toujours ce *yukata* depuis qu'elle était alitée ? Je ne pouvais pas m'empêcher de m'inquiéter à l'idée qu'elle devait avoir un peu froid car nous étions déjà en automne.

Se tenait-elle à mon chevet dans mon sommeil ? Tout le monde sait que Dieu et les saints viennent près de nous quand nous dormons. Puisque maman était morte, elle était devenue une sainte. Elle parlait avec tendresse et je me disais qu'elle me pardonnait.

Oui, nous vivons ensemble.

Dans mon rêve, je me faisais câline.

Maman a eu un petit rire, avant de dire, mais dis donc, es-tu bien sûre que cela se fait ? J'ai frissonné. Pourtant, elle avait un sourire aux lèvres.

Maman s'est tout de suite effacée. Quand je me suis réveillée, je tremblais encore. Je n'ai rien dit à Ryô.

Ryô était un enfant silencieux.

En revanche, l'éclat de ses yeux était extraordinaire, et quand il plongeait son regard dans le vôtre, c'était comme si vous étiez soulevé de terre, il était impossible de lui résister. Mais j'étais sans doute la seule à penser ainsi, car Nahoko ne se gênait pas pour le traiter comme un petit garçon.

« On n'a pourtant qu'un an de différence », grommelait Ryô, mais Nahoko répliquait calmement : « Tu oublies que nous avons deux ans de différence pour la scolarité ! »

Nahoko et moi étions nées la même année, mais elle était dans la classe au-dessus parce que son anniversaire tombait un mois avant le mien.

Ryô réussissait en tout. Quand on faisait la course, il arrivait le premier, ses œuvres étaient inmanquablement affichées dans la salle de dessin, dans les chœurs, on lui confiait la direction. Et sur son carnet, il avait presque toujours la meilleure note dans toutes les matières.

« C'est possible d'avoir partout le maximum ? »
a demandé Nahoko.

Ryô a apporté son carnet et l'a tendu à Nahoko.

« Eh ben dis donc ! » Elle ouvrait de grands yeux. Puis elle a murmuré quelque chose en anglais, avant de rendre à Ryô son carnet sans le refermer.

« Qu'est-ce que tu as dit ?

— J'ai dit que ça devait être l'enfer d'être comme ça le meilleur. »

Ryô a éclaté de rire. Il ne lui arrivait que rarement d'avoir un rire aussi franc. L'espace d'une seconde, j'ai senti au cœur un pincement de dépit.

L'enfer.

L'enfer.

L'enfer.

Ryô a répété le mot plusieurs fois, dans un murmure. Exactement comme s'il suçait un bonbon.

Cette année-là, l'été fut torride. Nahoko était en dernière année de primaire, moi en cinquième année, Ryô en quatrième. Nahoko nous a raconté qu'on avait donné un concert de chansons folk à Shinjuku, sur le parterre ouest de la gare. Sa façon de prononcer *folk song* ressemblait plutôt à quelque chose comme *fââson*. Qu'est-ce que c'est que ça, *fââson* ? a demandé Ryô. C'est des chansons. On s'accompagne à la guitare et on chante pour

protester contre la guerre. Je ne comprenais pas très bien comment une chanson pouvait servir à protester contre la guerre. Alors, l'amphi Yasuda¹, ça n'évoque rien non plus pour toi ? Visiblement, Nahoko n'en revenait pas. Il y a un rapport avec la chanson de Nabe Osami, c'est ça ? a demandé Ryô. Nahoko a secoué la tête. J'ai envie de boire une autre bouteille de *Sevonnââ* ! Puis elle s'est amusée à souffler sur l'épais goulot de la bouteille vide et elle a murmuré quelque chose, sans plus rien ajouter à propos des *fââson* ou de l'amphithéâtre. Impossible, on a tout dépensé, a dit Ryô. Nahoko a haussé les épaules en lançant « JC ! ». Ni Ryô ni moi ne savions que c'était l'abréviation de Jésus-Christ. Nahoko écoutait tout le temps à la radio la chaîne FEN. Elle collait son oreille, fermait les yeux, comme pour entendre les paroles d'un être cher. Je me souviens encore de son expression tendue quand elle tournait le bouton pour chercher la fréquence, ses gestes mystérieux. Quand soudain le chaos du bruit se transformait en une voix humaine, j'avais l'impression d'avoir été entraînée dans les profondeurs d'un marais.

Dans mes rêves, maman avait les cheveux relevés.

Je ne l'ai jamais vue coiffée ainsi. Maman avait toujours les cheveux très courts, une coupe qui lui laissait le cou bien dégagé. Elle était mince, pourtant elle avait un cou large. J'ai vu une fois

papa caresser sa nuque moite, comme s'il voulait essuyer du bout des doigts la sueur qui perlait sur la peau. Maman a frissonné légèrement, se contentant de dire, non, s'il te plaît !

Il y avait une question que je voulais poser à maman.

Mais du temps où elle était en vie, je ne savais pas comment lui demander ni par où commencer.

Quand je sortais de mon rêve, j'étais toujours couchée sur le côté gauche. Ryô qui était allongé à ma droite me tournait le dos. Je me redressais et j'écoutais la respiration de Ryô endormi à côté de moi. J'allongeais le bras sous les couvertures et j'effleurais sa main. Je m'éloignais aussitôt, pour cette fois tendre mon visage vers lui, me retrouvant ainsi allongée sur le côté droit, et je m'endormais d'un sommeil léger.

Maman ! Quand j'ai de nouveau erré dans un songe, je l'ai appelée. Pourquoi vivais-tu avec papa ?

C'était la question que je n'avais jamais réussi à formuler quand elle vivait.

La respiration de Ryô était parfois irrégulière. Dans ces moments, un soupir profond comme un regret s'échappait de sa bouche. Quand sa respiration retrouvait sa régularité, j'exhalais le souffle que j'avais contenu jusque-là.

La construction de la maison remontait à une cinquantaine d'années, le plancher était légèrement de guingois et les portes avaient du jeu. La

grande couleuvre qui autrefois avait élu domicile à l'abri des volets avait disparu sans qu'on s'en aperçoive. Chaque fois que je tirais les moustiquaires, que je fermais les volets ou tournais la poignée de la porte qui séparait le séjour de la cuisine, je sentais de façon palpable le temps de mon enfance où je gambadais dans la maison, j'évoquais l'ombre de Ryô et de Nahoko. Qu'on n'aille pas s'imaginer que ces silhouettes avaient des contours précis, certes non, mais elles traversaient mon regard avec une rapidité fulgurante et un éclat intense.

La respiration de Ryô devenait saccadée à nouveau. J'appliquais une main légère sur sa bouche et ses narines, et je sentais quelque chose de chaud qui rendait ma paume un peu moite. L'édredon sous lequel il était enfoui se soulevait imperceptiblement. Des cheveux blancs avaient poussé, la peau avait durci, mais quand je restais ainsi à observer les traits de Ryô, je pouvais retrouver dans son visage vieilli l'expression qui était la sienne quand il était enfant.

Miyako ! Depuis toujours, j'aimais la voix de Ryô quand il m'appelait.

Nahoko disait des choses bizarres. Par exemple que la télé chez elle avait treize chaînes.

« Menteuse ! »

Ryô affirmait que ce n'était pas vrai, et Nahoko avait pris un air froissé.

« C'est la vérité. Si tu ne me crois pas, tu n'as qu'à venir voir toi-même ! »

Cette fois-là, l'histoire s'était terminée sans qu'on sache exactement le pourquoi et le comment, mais peu après la fin des grandes vacances, Ryô a déclaré qu'il allait chez Nahoko. Pour moi, il était évident que je l'accompagnais, je ne voyais même pas l'utilité de poser la question pour m'en assurer. Or, un samedi du mois de septembre, à peine rentré de l'école, Ryô est parti tout seul.

Moi, j'attendais son retour dans le terrain vague devant la gare. L'été n'était pas vraiment fini et il faisait encore très chaud, sans le moindre vent frais qu'on est en droit d'espérer en fin de journée. Chaque fois qu'un train vert glissait le long du quai, je sentais un pincement au creux de l'estomac.

J'avais beau attendre, Ryô n'apparaissait pas. Les couleurs du couchant me semblaient étranges. A la couleur rouge se mêlaient du violet et du jaune. Je n'avais encore jamais vu un tel crépuscule. Au fait, quelle est la couleur du soleil couchant d'habitude ? J'ai commencé à réfléchir, mais je n'y comprenais plus rien. Tout ce que je m'imaginai savoir, voilà que je ne m'y retrouvais plus ! J'étais hébétée. Les silhouettes des passants me semblaient anormalement allongées. Le cri des milans résonnait étrangement à mon oreille.

Quand Ryô a fini par arriver, il était plus de six heures. Le crépuscule qui illuminait le ciel à

l'instant s'était estompé, le soleil s'était couché, les libellules rouges qui tout à l'heure volaient en tous sens étaient invisibles. J'ai voulu m'élancer au-devant de lui, mais mes jambes refusaient de me porter. Pourquoi es-tu venue me chercher ? J'étais paniquée à l'idée de m'entendre dire ça. Résolument, Ryô s'est mis à marcher en direction de la maison. Je l'ai suivi en m'efforçant d'étouffer le bruit de mes pas car je ne voulais à aucun prix qu'il découvre ma présence. A l'instant où Ryô s'engouffrait par la porte d'entrée, mes genoux ont fléchi. Je me suis relevée précipitamment et je me suis frotté les yeux. Sans que je m'explique pourquoi, ils étaient pleins de larmes. Je ne savais pas si je pleurais de joie ou de tristesse. J'ai songé que je n'avais pas eu l'occasion de voir Ryô de dos depuis une éternité.

L'année qui a précédé notre retour dans cette maison en 1996, Ryô se trouvait dans le métro pour aller à son travail quand a eu lieu l'attentat au gaz sarin. Il habitait alors un appartement à Sendagi, partait vers huit heures moins le quart et arrivait à la station de métro en dix minutes, car il marchait vite. En y allant sans se presser, il fallait un petit quart d'heure. Il avait descendu l'escalier quatre à quatre, franchi le contrôle. Comme il avait marché vite, il transpirait dans le dos. La sueur perlait à ses tempes. Le vendredi d'avant il avait fait exceptionnellement doux, si

bien qu'en début de semaine on avait cru pouvoir se passer de manteau, mais le temps s'était remis au frais et il portait un imperméable par-dessus son costume.

Arrivé sur le quai, en regardant sa montre il s'est aperçu qu'il pouvait prendre une rame plus tôt que d'habitude. Pour éviter l'affluence, il est monté en queue, direction Ayase, par une autre porte que celle qu'il prenait toujours. Le métro était bondé, pas au point toutefois d'empêcher de changer de place. Quand le train a dépassé Otemachi, Ryô a senti sourdre une mystérieuse inquiétude sans en comprendre la raison, mais cette vague appréhension s'est atténuée bientôt et il a de nouveau posé les yeux sur son journal qu'il tenait soigneusement plié. Nijûbashi, puis Hibiya, où il a eu encore comme un pressentiment, très ténu.

Il est descendu à Otemachi, et au moment où il s'apprêtait à prendre l'escalier, il a entendu des cris. Des bruits confus montaient jusqu'à lui. Il a pensé que peut-être quelqu'un s'était jeté sous une rame, il s'est contenté de jeter un regard derrière lui en montant les marches. Le métro ne semblait pas vouloir repartir. Au bout d'un moment, on a entendu une annonce. Il avait dû se passer quelque chose. Il a pris la ligne Hibiya jusqu'à Roppongi, où se trouvait son bureau.

Vers huit heures et demie, heure où il commençait à travailler, il est devenu clair

que des incidents s'étaient produits au même moment dans plusieurs stations du métro. L'entreprise commerciale où travaillaient Ryô ainsi qu'une soixantaine d'employés occupait l'étage entier d'un building. Tout le monde était dans un état fébrile, car la nouvelle que la ligne Hibiya était coupée s'était répandue très tôt.

Ryô n'avait pas respiré de gaz. S'il n'était pas monté dans un autre wagon que d'habitude, il se serait sans doute trouvé en tête de la rame, tout près de l'escalier de la correspondance à Kasumigaseki, là où le gaz sarin avait été déposé. Comme il était monté deux wagons plus loin, il avait été épargné. Un peu avant que l'annonce soit diffusée dans la station, au moment où lui-même jetait un œil derrière lui avant de monter les marches, quelqu'un était peut-être en train de trouver la mort... Quand il y pensait, il avait l'impression qu'une fumée grisâtre lui enveloppait le cerveau. Voilà ce que Ryô racontait parfois à mi-voix, sans rien ajouter d'autre.

On va habiter ensemble, a-t-il déclaré au moment de Noël, l'année de l'affaire du gaz sarin.

Quelque temps après le Jour de l'an, j'ai résilié le bail de location de l'appartement de Higashimatsubara où j'avais vécu pendant dix ans et j'ai commencé à préparer mon déménagement. C'est vers le moment où les pétales de cerisier commençaient à voltiger que je suis revenue dans cette maison.

La télévision chez Nahoko possédait bel et bien treize chaînes.

« Vrai de vrai, je l'ai vu de mes yeux, tu peux me croire ! »

Très excité, Ryô a débité tout ça d'un trait en postillonnant.

En plus, c'était une télé en couleurs.

« Tu te rends compte, il paraît qu'ils l'ont rapportée d'Amérique ! Son père m'a expliqué que les télé américaines avaient treize chaînes ! »

Si c'est une télé américaine, on peut voir les émissions américaines alors ? Mais Ryô a secoué la tête. Non, ce que j'ai vu, c'étaient des Japonais qui parlaient japonais ! Mais alors, qu'est-ce qu'on peut voir sur la chaîne 13 ? Rien. L'écran est tout gris, comme avec des petits grains de sable, le son est brouillé, on ne distingue rien.

Je suis allée une seule fois chez Nahoko à ce moment-là. De la gare Meidaimae, sur la ligne Inokashira, j'ai pris la ligne Keio, pour descendre à Ashikakôen. Une fois qu'on avait dépassé une route où s'alignaient des logements modestes, on suivait quelque temps des champs et des terres en friche, avant de tomber sur un groupe de plusieurs maisons, dont l'une était celle de Nahoko. Les murs étaient peints en blanc, des rosiers entouraient la grille. En évoquant ma maison en bois sombre avec son toit de tuiles, si différente d'aspect, j'ai éprouvé une légère envie.